



Les autoportraits de Brotherus, baromètres de ses sentiments

MADRID

de notre envoyé spécial

On a découvert Elina Brotherus en 1999, dans une exposition du Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg qui révélait des artistes finlandais. Cette photographie à la frange blonde et à la voix grave avait 27 ans et sortait d'une école d'art d'Helsinki. Elle a grandi vite, devenant une coqueluche occidentale comme la photo contemporaine aime en fabriquer rapidement. Elle passe l'hiver à Paris et l'été à Helsinki, et bénéficie d'une bourse de son pays. « Je ne suis pas obligée de faire n'importe quoi, de répondre à des commandes. Je lis, je regarde des films, je m'ennuie. C'est productif, l'ennui. »

Dans le bel espace du Jardin botanique de Madrid, elle a accroché un parcours rétrospectif. Le projet « féminin » de ce PhotoEspaña lui va comme un gant. Ses images où elle figure souvent dans le cadre et qui évoquent le journal intime vont à l'encontre des stéréotypes sur la femme maltraitée ou

objet de désir. Le militantisme n'est pas son truc. « On m'avait proposé de participer à une exposition de femmes photographes. J'avais décliné. » Mais elle nuance : « Il ne faut pas oublier les disparités sociales, notamment de salaires, entre hommes et femmes. De plus, en Finlande, les relations hommes-femmes sont naturelles. Dans les pays latins, boire un café avec un homme, c'est plus que boire un café. »

Elina Brotherus poursuit un genre de l'autportrait largement exploré, depuis la comtesse de Castiglione, au XIX^e siècle, jusqu'à Cindy Sherman aujourd'hui. « Je viens d'un milieu scientifique, je ne connaissais pas cette tradition, ce qui m'a permis d'être libre. » Un de ses professeurs à l'école d'art d'Helsinki était Arno-Rafael Minkinen, célèbre pour ses autoportraits nus dans la nature vierge, entre sculptures organiques et performances. « Il était un professeur merveilleux mais j'ai commencé mes autoportraits avant de le connaître. »

Les photos qui ont révélé Brotherus sont trois autoportraits où elle porte la robe de

mariée de sa mère, le costume de mariage de son père, les vêtements mis pour l'enterrement de sa mère. Les images accrochées en regard sont celles de son mariage et du divorce qui a vite suivi. On gardait le souvenir d'une artiste qui casse la norme de l'album de famille – « Je n'aime pas le sourire dans la photo » – et au moral vacillant. Les images récentes sont plus apaisées. « Ça vient avec l'âge et le bonheur. »

ENTRE NAN GOLDIN ET CINDY SHERMAN

L'exposition a surtout le mérite de donner une image plus riche de l'artiste, que l'on peut situer entre le journal autobiographique et cru de Nan Goldin et les autoportraits mis en scène de Cindy Sherman. De la première, elle retient le goût pour l'espace vrai, pour la saynète quotidienne, l'autportrait comme baromètre de ses sentiments. « J'adore me faire surprendre par la réalité. Il faut photographier dans le moment. Quand il est passé, c'est trop tard. Je ne fais pas du théâtre, comme Sherman. » Avec Sherman, elle

partage le goût pour la mise en scène et la matière picturale, les couleurs harmonieuses et attractives. « La peinture renvoie à l'imaginaire, alors qu'une photo ne pourra jamais empêcher le spectateur d'y voir la réalité. Avec ma chambre photographique, j'utilise mes yeux comme un peintre. »

Le résultat est étrange. Un sentiment étouffant par le sujet et une sérénité douce, une incitation à la contemplation qui provient de l'harmonie formelle, des lumières et des couleurs. On ne sait finalement pas ce que ressent Brotherus quand elle pose dans son cadre. Elle ajoute à l'ambiguïté en parlant peu d'elle, préférant évoquer le « personnage qui est dans la photo ». Elle ajoute : « Je suis old fashion. » Pas à la mode. Ce n'est pas tout à fait vrai. Elle veut dire qu'elle n'a rien à voir avec toutes ces photos banales et quotidiennes qui inondent l'art contemporain. « La beauté n'est pas pour moi un concept douteux. »

M. G.

Les femmes en images sans clichés

MADRID

de notre envoyé spécial

Voilà un thème périlleux : la représentation photographique du féminin. Le sujet est large, un peu attendu, déjà vu. Le risque est de plonger dans le particularisme, du stéréotype sexy au slogan féministe. Ou de placer la femme sur un piédestal, ce qui est une autre façon de la minorer. Les trente expositions du festival PhotoEspaña de Madrid jouent tous ces registres dans une palette élargie, avec deux stars, Helmut Newton et Nan Goldin. Mais elles vont surtout ailleurs. Prenons l'affiche officielle, reprise en couverture du guide des expositions, placardée sur des bus et dans les rues. Histoire de refroidir l'oeil coquin, les organisateurs ont retenu le portrait en pied, sur fond blanc, d'une femme japonaise nue et quasi centenaire, qui ne cache rien des effets cruels du temps sur le corps décharné.

On peut trouver l'affiche détestable. Ou y voir la transgression d'un tabou par des modèles qui regardent la mort en face, travaillant de longue date avec le photographe, Manabu Yamanaka. Quel autre festival oserait placarder une telle image, voire exposer une série large comme ici dans le très officiel Circulo de Bellas Artes ? Oliva Maria Rubio, directrice artistique de cette édition, tempère en affirmant que « le problème en Espagne n'est pas la censure mais l'absence de débat ».

Toujours est-il que la force de cette édition madrilène, au-delà des fantasmes masculins (Newton, Alix Araki), ne privilégie pas les images sexy, mais choisit de montrer non pas des femmes victimes mais actives, qui agissent et réagissent, maîtrisent leur corps. « Dans l'histoire de l'art, la femme est souvent un rêve d'homme. Je veux montrer comment la photo a bousculé cet ordre au XX^e siècle », explique Oliva Maria Rubio. Elle situe le basculement dans les années 1960, quand des

artistes s'emparent d'un art corporel afin de confronter « le désir de l'homme à leur propre désir ». Elle expose notamment Marina Abramovic et Carolee Schneemann, cette dernière ayant poussé loin la performance autour de la sexualité.

« J'avais le droit d'être une image mais pas de créer ma propre image. » La formule célèbre de Carolee Schneemann, en 1974, aurait pu servir de sous-titre à ce cinquième PhotoEspaña. L'Américaine Susan Meseilas, qui expose deux sujets remarquables réalisés à vingt ans d'écart sur le travail de prostituées dans l'industrie du sexe (« Canal de Isabel II »), dit l'influence de Schneemann : « Dans les années 1970, alors que je me demandais si la femme ne servait qu'à satisfaire les hommes, je voyais trois issues. Montrer mon corps à Helmut Newton, le vendre aux hommes, l'utiliser pour une performance artistique. Carolee Schneemann a fait les trois à la fois ; elle finançait ses performances en tournant des films porno. Elle a été déterminante pour ma génération car elle a prouvé que l'on pouvait être dans le désir et l'autonomie à la fois. »

« On l'a beaucoup critiquée pour exhibitionnisme alors que, aujourd'hui, c'est devenu un lieu commun de l'art. De la même façon, quand j'ai photographié une baraque à sexe, en

1972, les féministes m'ont attaquée. Elles militaient pour la fermeture de ces maisons. Je voulais comprendre ces femmes - j'ai fait un strip-tease pour me mettre à leur place. Elles revendiquaient ce travail, affirmant qu'il était moins asservissant que celui en usine. »

Une exposition atypique et remarquable traduit le mieux la double facette d'un festival qui se veut entre le désir et la libération. Atypique car il s'agit de faire revivre l'histoire du magazine allemand *Twen*. Ce mensuel, qui n'a publié que 129 numéros entre 1959 et 1971, a joué un rôle déterminant dans la photographie et le graphisme, mais a aussi bousculé les carcans du féminin. *Twen* est oublié parce qu'il est allemand, qu'il a grandi dans un pays coupé en deux, culpabilisé, encore imprégné de la guerre et du nazisme, un pays « où tout était gris, les immeubles, les voitures, les mentalités », explique Hans-Michael Koetzle, le commissaire de l'exposition et auteur du livre *Twen, Revision einer Legende* (éd. Klinkhardt & Biermann, 1995).

C'est une abréviation de l'anglais « twenty », qui s'adresse donc aux vingt ans, à une jeunesse qui veut brûler la vie. Le premier numéro ? Six femmes parlent de leur relation au sexe. Scandale. *Twen* s'est battu pour l'esprit existentialiste, le jazz, la vie de bohème, la libération sexuelle, la contraception, l'avortement, les mères célibataires, la transsexualité, a mené une bataille contre la pénalisation de l'homosexualité - « Les Allemands ne prononçaient même pas le mot mais parlaient de gens qui "venaient de l'autre côté de la rivière" ». Le mensuel a essuyé de nombreux procès, a été trois fois interdit.

Le magazine « Twen », qui a bousculé les carcans du féminin en Allemagne entre 1959 et 1971, fait l'objet d'une exposition à Madrid.



Avant d'autres, il a travaillé avec des mannequins noirs. La mode ? Pour vanter les mini-shorts de Courrèges. En 1968, le sujet de couverture était : « Trouvez votre partenaire par ordinateur. » Un grand dossier, en 1961, titrait : « Est-ce que les juifs peuvent vivre en Allemagne ? » Ce journal, affirme Koetzle, « a défendu des causes qui seront ensuite reprises par l'artiste Joseph Beuys et le cinéaste Fassbinder ».

Un magazine libertaire ne pouvait que prôner une photographie en liberté. La liste des auteurs est impressionnante : William Klein, Horvat, Van der Elken, Bruce Davidson (qui publie ses « gangs »), Lartigue, Robert Lebeck... Des dessinateurs comme Ungerer et Hillmann. On retient surtout des photographes très proches du magazine qui ont sombré avec lui. Gundlach, Brüchmann, Baumann. Et Will McBride, un Américain élève de Rockwell, fan de Davidson : des étudiants s'embrassent, font l'amour, vivent la nuit. Il réalise un reportage sur sa femme enceinte qui

« Dans l'histoire de l'art, la femme est souvent un rêve d'homme. La photo a bousculé cet ordre au XX^e siècle »

Oliva Maria Rubio

pose les jeans ouvert sur le ventre. « Le sujet a fait scandale. Will McBride a visualisé la libération des femmes et de l'époque. »

Twen est aussi un « mélange très créatif entre la rigueur graphique du Bauhaus et une ouverture des mentalités », dit Koetzle, dont le projet montre bien comment la photographie a servi à libérer les femmes, plus pour l'esprit du temps que par militantisme féministe. Dans les dernières

années, ce journal de la provocation s'est banalisé, devenant un « féminin » parmi d'autres, ramenant la femme à son rôle de mère, d'épouse, de fantasme. Exposer un magazine est un casse-tête. Surtout quand les archives ont été jetées à la poubelle. Koetzle associe des tirages d'époque et modernes, des couvertures et doubles pages. Pour cela, il a mené une enquête de cinq ans, retrouvant tous les numéros, réalisant 300 entretiens, notamment avec les photographes allemands, tombés dans l'oubli et la misère. On savait que les années 1960 sont les plus noires et méconnues de la photographie. Aussi fragiles que « le genre féminin », qui, à Madrid, s'affirme, s'expose, convainc.

Michel Guerrin

PhotoEspaña, « Femininos ». Trente expositions, échelonnées pour la plupart en juillet. Rens. : La Fabrica, Alameda 9, 28014 Madrid. Tél. : 00-34-913-601-320. Guide des expositions, 286 p., 9 €. Catalogue, 176 p., 30 €.